

«De l'interrogation rhétorique dans Britannicus»

«بريتانيكوس» الاستفهام البلاغي في مسرحية

Dr. Nadia Shama

Lecturer, Department of French Literature

Faculty of Arts, Ain Shams University

د. نادية شامة

مدرس بقسم اللغة الفرنسية وآدابها

كلية الآداب، جامعة عين شمس

An analysis of "Rhetorical questions" in the play *Britannicus*

Abstract:

The use of interrogatives is a stylistic process favoured in Racine's *Britannicus*. The objective of this study would be to try to clarify the different forms and functions of rhetorical questions in this play. The questioning is "rhetorical" or "figurative" since it is considered as a figure of speech according to the different definitions that we have found. As part of this research, we will examine the questions in the play from the point of view of classical rhetoric based mainly on the work of Fontanier (1968) and Borillo (1981). We will only examine "formal" questions which do not solicit information or opinions from the interlocutor.

Keywords: Interrogation, rhetorical question, argumentation, *Britannicus*, classical tragedy

«بريتانيكوس» الاستفهام البلاغي في مسرحية

الملخص:

إن اللجوء الي الصيغة الاستفهامية هو وسيلة أسلوبية مفضلة في المسرحية بريتانيكوس للكاتب الفرنسي جون راسين. والهدف من هذه الدراسة هو محاولة إيضاح مختلف أشكال ووظائف الاستفهام البلاغي في المسرحية. ويعد الاستفهام "بلاغي" أو "مجازي" لأنه يعتبر أداة من أدوات الأسلوب وفقا للتعريفات المختلفة لهذا المصطلح.

من خلال هذا البحث، سنقوم بدراسة وتحليل المقاطع التي بها استفهام بلاغي في المسرحية من منظور البلاغة الكلاسيكية القائمة بشكل أساسي على أعمال فونتانييه (١٩٦٨) وبوريلو (١٩٨١). لتحقيق هذا الهدف، سنقوم بتحليل الاستفهامات الشكلية فقط والتي هي بالتالي بلاغية وليس الهدف منها الحصول على معلومة أو أخذ رأي المخاطب إليه.

الكلمات المفتاحية: استجواب، سؤال بلاغي، جدال، بريتانيكوس، مأساة كلاسيكية

De l'interrogation rhétorique dans *Britannicus*

Présentation du sujet, problématique et méthodologie

Question rhétorique, interrogation oratoire (Dupriez, 1984), interrogation figurée (Fontanier, 1968) parce qu'elle est considérée comme une figure de style, voilà quelques dénominations données à une phrase à la forme interrogative mais qui ne sollicite pas d'informations ni d'opinion. Facteur commun à plusieurs disciplines, la question dite rhétorique relève à la fois du domaine de la rhétorique, de la stylistique, de la sémantique, de la pragmatique, de la linguistique de l'énonciation (Culioli, 2000) du discours et de l'argumentation (Anscombe & Ducrot, 1981). À la lumière de la rhétorique et de l'argumentation, nous allons essayer de détecter les différentes fonctions de la 'question rhétorique' ou de 'l'interrogation figurée' dans *Britannicus* pour savoir s'il s'agit d'une simple figure ornementale ou bien d'une stratégie discursive qui aiderait à l'avancement de l'action.

En effet, si la rhétorique est une technique efficace qui détermine l'organisation de tout discours, une tragédie classique est un ample discours versifié ayant pour but de persuader, toucher voire séduire le spectateur/lecteur en provoquant chez celui-ci des émotions particulières : la terreur et la pitié qui constituent le plaisir propre à ce genre littéraire. C'est à travers l'expression même ou bien la manière dont le discours théâtral est agrémenté que la tragédie peut suggérer une illusion d'action, tout en créant un plaisir chez le public à travers le travail de l'ornementation et le recours à la rhétorique (Forestier, 2006).

Plusieurs motifs nous ont orientée vers le choix de notre corpus. Tout d'abord la spécificité du texte théâtral qui, à la différence du texte romanesque, « se laisse analyser sans résidu — les didascalies exceptées — comme une séquence structurée de "répliques" prises en charge par différents personnages entrant en interaction, c'est-à-dire comme une espèce de "conversation" » (Kerbrat-Orecchioni, 1984, p. 47), Cette nature conversationnelle du texte théâtral donne lieu aux interrogations en général pour une mimésis de la conversation réelle d'une part et pour assurer le bon fonctionnement de la loi d'informativité d'autre part¹. Pourtant, le texte théâtral est un texte littéraire écrit, c'est-à-dire un texte travaillé et disposé par le dramaturge, par conséquent, un texte cohérent

par opposition aux dialogues spontanés. Ceci fait donc de la présence des interrogations dans le dialogue un choix prémédité et voulu par le dramaturge. Révéler le jeu de ce dernier dans notre corpus serait notre but dans cette recherche.

Le choix de cette tragédie n'est pas aléatoire, en effet, dans la deuxième préface qu'il donne à *Britannicus*, Racine présente la pièce comme étant celle qu'il aurait le plus travaillée de toutes ses tragédies. D'ailleurs, comme l'indique Gilles Declerq (1989) « la liaison de la simplicité à la nécessité dramatique est renforcée dans la préface de *Britannicus* qui réfère polémiquement à Corneille en opposant le naturel à l'extraordinaire. » Cette première tragédie romaine aurait été écrite pour battre Corneille sur son propre terrain. En fait, dans sa biographie de Racine, Forestier (2006) dit que « dans *Britannicus* Racine s'est livré à une combinaison des plus classiques (des plus cornéliennes) en faisant en sorte que l'épisode constitue l'un des éléments de l'enchaînement de causes et d'effets qui conduit au dénouement historique, tout en restant subordonné à la donnée fournie par Tacite. » (p.429). Racine avait choisi le sujet de *Britannicus* pour montrer qu'il était capable de *bien écrire* autre chose que de pures tragédies d'amour comme on le lui reprochait. Une tragédie à « action simple » comme le dit Racine où les acteurs ne disent que ce qu'ils doivent dire, pourquoi donc ce recours fréquent² aux interrogations rhétoriques? Quel pourrait être le rôle de ce procédé stylistique dans l'avancement de l'action «par degrés vers sa fin » selon l'expression de Forestier (Racine, 2000) dans sa préface à l'édition scientifique de *Britannicus*.

Nous allons d'abord présenter les différentes définitions de la question rhétorique dans une tentative de mieux la saisir à travers un bref exposé des différents travaux sur la notion. Nous allons, ensuite, analyser les occurrences que nous avons retenues pour mieux détecter, nous l'espérons, le rôle et la fonction de l'interrogation rhétorique³ dans notre corpus. En guise de conclusion nous présenterons les résultats de nos analyses.

L'analyse du discours présente la question rhétorique comme étant non seulement une question dont la réponse est déjà bien connue par le locuteur, mais qui est également connue par ses interlocuteurs. Sa valeur

est donc celle « d'un défi porté aux contradicteurs potentiels. » (Charaudeau *et al.*, 2002, p.481). En fait, Pierre Fontanier (1968) avait déjà mis la lumière sur cette valeur de défi -que possède ce qu'il appelle l'interrogation figurée- à l'allocutaire « de pouvoir nier ou même répondre » (p. 591). Il avait également souligné la valeur affirmative du tour négatif et inversement, valeur reprise plus tard par Georges Molinié (1992, p.179) dans son *Dictionnaire de rhétorique* où il classe l'interrogation rhétorique comme figure macrostructurale et la présente sous trois aspects différents : 1) Variante interrogative de l'allocution qui figure dans les textes où le locuteur s'adresse à un destinataire absent. 2) Allocution oratoire qui équivaut à une assertion négative si l'interrogation est affirmative, ou à une assertion positive si l'interrogation est négative et finalement comme 3) véritable *topos* : une figure macrostructurale de second niveau, à savoir, un stéréotype de traitement narratif. Bernard Dupriez (1984) dans son *Dictionnaire des Procédés Littéraires*, estime quant à lui, que la forme la plus rhétorique de la question est l'assertion déguisée à l'intérieur de la question oratoire ou la pseudo-interrogation. Il lui accorde certains rôles comme, par exemple, la communication des impressions, l'atténuation des propos choquants ou des arguments trop puissants, voire les accusations. Quant à la définition de l'interrogation rhétorique avancée par Charaudeau (1992, p.136) dans sa *Grammaire du sens et de l'expression* elle correspond à une auto-interrogation : « le locuteur-émetteur étant la source de son propre savoir, il n'a pas de raison d'ignorer ce qu'il fait ou ce qu'il pense. » Dans cette interprétation loin de celles qui précèdent, Charaudeau envisage la question rhétorique comme étant une interrogation du locuteur sur lui-même dès que ce dernier a des doutes sur son savoir. Il ne s'agit pas pour lui d'une figure de style ni d'une stratégie discursive, mais la question rhétorique selon Charaudeau rejoindrait l'interrogation dans la sollicitation théorique d'une réponse : découvrant sa propre ignorance, l'interlocuteur s'invite à une introspection pour trouver une réponse.

Dans le cadre de cette étude, l'expression « interrogation rhétorique » sera appliquée aux questions qui nous ont semblé être des figures de style, c'est pourquoi nous avons retenu la définition suivante proposée par

Fontanier (1968, p.591) sous la rubrique « Figure de style par tour de phrase » :

« L'Interrogation [comme figure de style] consiste à prendre le tour interrogatif, non pas pour marquer un doute et provoquer une réponse, mais pour indiquer, au contraire, la plus grande persuasion, et défier ceux à qui l'on parle de pouvoir nier ou même répondre. Il ne faut donc pas la confondre avec l'interrogation proprement dite, avec cette interrogation du doute, de l'ignorance ou de la curiosité, par laquelle on cherche à s'instruire ou à s'assurer d'une chose. Celle-ci n'est point une figure, ou c'en est une si usitée et si commune qu'on ne la regarde plus que comme une expression simple et ordinaire. »

L'expression « interrogation rhétorique » sera également appliquée aux questions qui suggèrent implicitement leurs réponses, celles qui correspondent à la définition proposée par Borillo (1981, p.4) : « la question rhétorique peut être vue comme le résultat d'une implication pragmatique liée à la modalité interrogative. En effet, le phénomène de question rhétorique avec sa réponse implicitement suggérée, matérialisée par la proposition correspondante mais de polarité inverse, trouve peut-être son explication dans la mise en œuvre des principes conversationnels qui sous-tendent le questionnement. ». C'est la forme interrogative d'où disparaît toute sollicitation ou attente de réponse, c'est en effet une assertion sous forme interrogative.

Analyse

Passons maintenant aux interrogations rhétoriques que nous avons relevé de notre corpus. Nous avons retenu les interrogations qui nous ont paru ne pas attendre de réponse, qui suggèrent implicitement leurs réponses ou qui n'auraient pas pour rôle de solliciter une information ou une opinion de l'interlocuteur à qui elles s'adressent. Nous avons classé dans le tableau ci-dessous, la totalité des interrogations rhétoriques proférées dans *Britannicus* par les différents personnages. Le nombre dans le tableau correspond au nombre des passages retenus puisqu'une question rhétorique dans une tragédie classique s'étend normalement sur plusieurs vers ou bien constitue une série de questions qui se suivent dans une même tirade. À travers l'analyse, nous allons essayer de détecter leur fonction dans le texte théâtral.

Personnage	Nombre d'occurrences relevées	Interlocuteurs
Albine	3	3→Agrippine
Agrippine	3	1 → Albine 2→Néron Seule
Narcisse	3	2→Néron 1→Seul
Néron	3	1→Junie 1→Burrhus 1→Narcisse
Britannicus	2	2→Junie
Burrhus	2	1→seul 1→Néron

Racine dépeint, avec *Britannicus*, des êtres torturés par les passions et poussés par les émotions. À la rivalité politique préexistante entre les deux frères, une rivalité amoureuse vient s'ajouter, renforçant ainsi la dimension humaine de cette rivalité. Outre ces rivalités, il y a aussi le conflit qui, dès le lever du rideau, est à son apogée, entre Néron et sa mère. C'est à travers une série d'interrogations rhétoriques que Racine transmet aux spectateurs ces conflits chargés de passions et d'émotions. En effet, dès le premier vers de la scène d'exposition, on est d'emblée en plein dans l'interrogation rhétorique. **Albine**, la confidente d'Agrippine a recours à trois reprises, dans cette scène, à l'interrogation rhétorique marquant son grand étonnement aussi bien que son indignation. Fontanier (1968, p.595) accorde à l'interrogation rhétorique la fonction d'« exprimer l'étonnement, le dépit, l'indignation, la crainte, la douleur, tous les autres mouvements de l'âme, et [par ailleurs] l'on s'en sert pour délibérer, pour prouver, pour décrire, pour accuser, pour blâmer, pour exciter, pour encourager, pour dissuader, enfin pour mille divers usages. ». L'interrogation qui va du premier au quatrième vers a pour rôle, outre l'expression d'un grand étonnement, celui aussi d'assurer le bon fonctionnement de la loi d'informativité. N'oublions pas que nous sommes dans la scène d'exposition et qu'il faut donner au spectateur/lecteur le plus d'informations possibles. Ainsi, ce dernier est

tout de suite informé du moment et du lieu dans lesquels se déroule l'action, des personnages présents sur scène et de l'état d'âme de ceux-ci.

(v.1) Quoi ? Tandis que Néron s'abandonne au sommeil,

Faut-il que vous veniez attendre son réveil ?

Qu'errant dans le palais sans suite et sans escorte

La mère de César veille seule à sa porte ? (Racine, 1944)⁴

Tout d'abord la construction affirmative de la question-même coïncide avec l'un des traits essentiels accordés par Fontanier (1968, p.594) pour reconnaître la question rhétorique, à savoir, l'inversion de polarité : « l'Interrogation figurée est, quant à la forme grammaticale, affirmative ou négative. Mais une singularité frappante, c'est qu'avec la négation elle affirme, et que sans négation elle nie ». Assertions déguisées, ces phrases interpositives ne constituent sûrement pas une demande d'information et n'attendent aucune réponse, elles font plutôt appel à une émotion et renchérisent sur l'effet affectif produit sur le spectateur/ lecteur. D'ailleurs ces interrogations sont introduites par l'interjection « quoi »⁵ qui marque un vif sentiment d'étonnement et une grande indignation et signale un écart par rapport à la norme attendue. Il faut ici rappeler que « l'interjection est théâtrale par nature, elle montre un corps saisi par la surprise, qui *joue* l'émotion. Il y a ainsi mise en spectacle, incarnation des normes. L'un des intérêts d'un marqueur comme *quoi !* est de superposer confrontation discursive entre interlocuteurs et confrontation de normes. » (Grinshpun, 2003, p. 34) Albine ne s'attendait pas du tout à voir sa reine à la porte des appartements de son fils et en est fortement surprise. En effet, le recours au verbe falloir au v.2 met en place une interrogation à effet d'injonction négative plus qu'une simple assertion négative selon ce que Borillo (1981) qualifie de *notion de pertinence* à travers l'emploi des verbes normatifs⁶. La déclarative correspondante en ce cas serait : il ne faut pas que vous veniez à sa porte attendre son réveil. La forme interrogative ici a pour rôle d'atténuer une phrase impérative.

Plus loin toujours dans la scène d'exposition, Albine a recours une deuxième fois à l'interrogation rhétorique pour répondre aux paroles obscures d'Agrippine et donc pour instruire le spectateur sur l'intrigue, tout en l'informant de quelques événements essentiels à la compréhension du conflit émotionnel qui est en train de se dérouler sur scène.

(v.15) Quoi ? Vous à qui Néron doit le jour qu'il respire ?

Qui l'avez appelé de si loin à l'empire ?

Vous qui déshéritant le fils de Claudius,

Avez nommé César l'heureux Domitius ?

Voilà donc comment le spectateur /lecteur apprend dès le début que c'est grâce à Agrippine que Néron est devenu l'Empereur. Ceci suscite, sans doute, la curiosité du spectateur et le place d'emblée au cœur de l'intrigue. Le vif sentiment d'étonnement éprouvé par Albine introduit par le biais de l'interjection *quoi* intensifie l'effet affectif déjà produit chez le spectateur depuis l'interrogation précédente. Il renforce également l'émotivité de la scène et aide le dramaturge à transmettre facilement à son spectateur/lecteur le trouble émotif d'Agrippine. La dernière interrogation rhétorique émise par Albine prend la forme négative, contrairement au deux précédentes. Bien que jouant le même rôle dans le dialogue de cette scène d'exposition, cette interrogation suggère sa réponse avançant qu'il s'agit d'un empereur idéal bien aimé de son peuple.

(v.25) Depuis trois ans entiers qu'a-t-il dit, qu'a-t-il fait,

Qui ne promette à Rome un empereur parfait ?

Mais comme le note Borillo (1981) « la stratégie discursive propre à assurer le bon fonctionnement du dialogue préconise un usage modéré de l'assertion qui peut s'interpréter comme une manifestation d'autorité et produire un effet de blocage. » (p.6). N'oublions pas également que nous sommes, non seulement, en plein XVIIIe siècle mais aussi en plein théâtre classique, et étant la confidente de la reine, Albine doit modérer l'usage de tant d'assertions en ayant recours plutôt aux interrogations rhétoriques pour exprimer son étonnement, son indignation tout en informant le spectateur et en respectant la loi de la vraisemblance.

Il est donc clair maintenant que le rôle principal des interrogations rhétoriques produites par Albine, d'ailleurs bien justifiées depuis le début de la pièce, est d'assurer le bon fonctionnement de la loi de l'informativité d'une part et de transmettre aux spectateurs/lecteurs le trouble émotionnel dans lequel se trouve Agrippine par le médium d'Albine, d'autre part.

Essayons maintenant d'examiner les interrogations rhétoriques d'**Agrippine**. Déjà, cette dernière, malgré ses longues tirades⁷, n'émet que trois interrogations rhétoriques tout le long de la pièce, dont une n'a qu'un rôle purement technique, celui d'informer le spectateur du départ de Burrhus de chez lui et par la suite finir la scène : « Mais quoi ?/ Déjà Burrhus sort de chez lui ? ».

Contrairement aux confidents et serviteurs qui n'auraient pas la liberté d'expressions que possède une reine, Agrippine n'a pas besoin de déguiser ses assertions. Voyons donc dans quelle visée a-t-elle recours à l'interrogation rhétorique.

(v.43) Que m'importe, après tout, que Néron plus fidèle
D'une longue vertu laisse un jour le modèle ?
Ai-je mis dans sa main le timon de l'État,
Pour le conduire au gré du peuple et du Sénat ?

L'interrogation commence par le verbe importer « que m'importe » pour montrer la totale indifférence d'une mère qui s'est avérée être d'un égoïsme allant à l'encontre de la nature humaine. Le vers suivant laisse voir cet égoïsme dénudé lorsqu'elle recourt à l'interropositive pour blâmer et accuser le comportement de son fils, en rappelant que c'est grâce à elle qu'il est devenu empereur. Pourtant le comportement du fils qu'elle blâme est tout à fait logique et conforme à sa situation en tant qu'empereur qui veille au bien-être de son peuple. Mais en tant que mère avide de pouvoir et de contrôle et qui ne s'intéresse point à la réputation de son fils (v. 43 et 44) elle essaye d'atténuer l'explosion de son dépit par le biais de cette interrogation rhétorique qui suggère qu'elle a mis « le timon de l'État » entre les mains de ce fils pour qu'elle puisse, à travers lui conduire l'État à son propre gré. Chose qu'elle ne peut, quand même, pas déclarer ouvertement sous forme d'un énoncé affirmatif. C'est donc pour masquer son dépit, son indignation et son égoïsme démesuré qu'elle recourt à l'interrogation rhétorique dans cette scène.

La deuxième fois à laquelle Agrippine recourt à l'interrogation rhétorique c'est dans la fameuse scène II de l'acte IV, scène où se trouve la plus longue tirade de la pièce et c'est le moment de la rencontre tant attendue entre la mère et son fils. N'oublions pas qu'elle était à sa porte dès la scène d'exposition pour le rencontrer et il a fallu attendre jusqu'à l'avant

dernier acte pour réaliser cette rencontre. Pour Agrippine, c'est sa dernière tentative de reprendre sur Néron l'autorité qu'elle a perdue. Toute la scène, en fait, peut être considérée comme un plaidoyer à travers lequel Agrippine tend à instruire Néron d'une vérité dont il doute, dans une dernière tentative de manipulation. Dans cette scène, Néron accuse sa mère ouvertement, à travers une phrase déclarative, de vouloir faire de Britannicus l'Empereur de Rome : « Vous voulez présenter mon rival à l'armée : /Déjà jusqu'au camp le bruit en a couru » (v.1256-1257). À cette accusation Agrippine répond par les interrogations rhétoriques suivantes :

(v.1258) Moi le faire empereur, ingrat ? L'avez-vous cru ?

Quel serait mon dessein ? Qu'aurais-je pu prétendre ?

Quels honneurs dans sa cour, quel rang pourrais-je attendre ?

Ah ! Si sous votre empire on ne m'épargne pas,

Si mes accusateurs observent tous mes pas,

Si de leur empereur ils poursuivent la mère,

Que ferais-je au milieu d'une cour étrangère ? [...]

(v.1275) Que je suis malheureuse ! Et par quelle infortune

Faut-il que tous mes soins me rendent importune ?

Je n'ai qu'un fils. O ciel, qui m'entends aujourd'hui,

T'ai-je fait quelques vœux qui ne fussent pour lui ?

Une série d'interrogations prolifère dans une tentative d'Agrippine pour prouver son innocence et en persuader Néron. Mais aussi c'est l'occasion pour cette femme égoïste, avide d'autorité de profiter de l'accusation de ce dernier pour lui renvoyer la balle et le blâmer tout en s'innocentant. Bien qu'il soit l'Empereur de Rome et par conséquent l'Empereur d'Agrippine elle-même, c'est la mère ici qui prend la parole et se permet de qualifier son fils d'*ingrat*. Au lieu de se défendre directement en niant l'accusation nette de son fils, elle met en place une stratégie discursive de blâme à travers le questionnement en employant le verbe d'opinion *croire*, qui comme l'indique Borillo (1981) « n'est pas une mise en doute [...] mais plutôt une mise en cause voilée du raisonnement et de sa capacité à distinguer le vrai du faux » (p. 11), créant ainsi l'effet d'injonction négative. La déclarative négative qui lui correspond prend ainsi une forme impérative : Ne croyez pas ! puisque le verbe d'opinion est à la deuxième personne « L'avez-vous cru ? ». La modalité

interrogative ici sous-entend le blâme surtout qu'elle est émise après l'adjectif *ingrat* qui plus qu'une insulte, est un vif cri de blâme. Les interrogations qui suivent sont l'occasion pour Agrippine d'exposer tout ce qui la gêne dans la cour de son fils. En effet, sans se plaindre ouvertement, elle utilise l'interrogation rhétorique pour énoncer ses plaintes et ses reproches ; condamner le comportement de cette cour sous la direction de son fils et en même temps prouver son innocence. Elle, qui a enduré tant d'humiliation alors que son fils est l'Empereur, comment sera-t-elle traitée une fois qu'il ne l'est plus ? Voilà comment Agrippine a renversé la situation pour accuser et blâmer au lieu de se défendre grâce aux interrogations rhétoriques.

Un peu plus loin dans la même tirade, (v.1275-1278) après la culpabilisation de son fils, après le blâme et la condamnation, elle emploie à nouveau l'interrogation rhétorique mais cette fois-ci dans le but de paraître comme victime. Après les reproches, les plaintes, et les accusations de son fils qu'elle a réussi à détourner en sa faveur, Agrippine termine son plaidoyer en mettant en avant des interrogations rhétoriques manipulatrices, à travers lesquelles elle reproche à son fils de n'avoir pas su apprécier ses *soins* et de l'avoir perçue comme *importune*, elle se présente comme *malheureuse* et victime de l'ingratitude d'un fils qui n'a pu voir ses sacrifices. Pour ce faire, le dramaturge met en place une interrogation à effet d'injonction négative par le biais de la notion de pertinence (Borillo, 1981) à travers l'emploi du verbe falloir⁸ : « *Faut-il que tous mes soins me rendent importune ?* »

Néron, à son tour, utilisera l'interrogation rhétorique dans ses dialogues à trois reprises : une fois avec Junie, la seconde avec Burrhus et une dernière fois avec Narcisse. Celle-ci sera examinée dans la toute dernière partie de notre analyse dans la partie consacrée aux interrogations de Narcisse. Une première lecture des interrogations rhétoriques adressées à Junie laisse voir de beaux vers galants grâce auxquels Néron fait la cour à cette belle princesse. Cependant, une lecture plus approfondie de ces vers dévoile un manipulateur égoïste digne de sa mère : non content d'avoir pris le trône de Britannicus, il veut lui prendre sa bienaimée et la séduire (v. 543-544).

(v.539) Quoi ? Madame, est-ce donc une légère offense

De m'avoir si longtemps caché votre présence ?
Ces trésors dont le ciel voulut vous embellir,
Les avez-vous reçus pour les ensevelir ?
L'heureux Britannicus verra-t-il sans alarmes
Croître loin de nos yeux son amour et vos charmes ?
Pourquoi de cette gloire exclus jusqu'à ce jour,
M'avez-vous sans pitié relégué dans ma cour ?

En effet, on ne peut ne pas voir une charmante beauté séductrice dans des mots aussi doux et flatteurs, chargés d'un effet affectif causé par l'interjection *quoi*⁹, qui diffère bien sûr de celle utilisée par Albine dans les exemples susmentionnés. En fait, les interjections *quoi* dans ces exemples, « servent à construire une image de renonciation, qui apparaît alors comme « arrachée » au locuteur par les sentiments ou sensations qu'il éprouve [...] » (Ducrot & Schaeffer, 1995, p.607). Alors que dans les vers prononcés par Néron, c'est une interjection galante qui tente de séduire la jeune fille en laissant voir de l'admiration plus que de l'étonnement. Ce *quoi ?* introduit une question à valeur "d'exclamation d'admiration". D'autre part, la litote dans « une légère offense » renchérit ce ton séducteur déjà mis en place dans cette tirade à travers les interrogations rhétoriques. En plus, le recours au champ lexical de la "dissimulation" qui prédomine ces quelques vers à travers l'emploi des verbes cacher, ensevelir, exclure, reléguer et le GN, loin de nos yeux, suggère que Junie se cachait exprès, ce qui exacerbe cette galanterie verbale qu'il essaye d'exercer. Trois des quatre questions rhétoriques, constituées par ces huit vers, sont des interpositives à polarité inverse qui ont pour rôle d'atténuer et de voiler des flatteries qui, sous forme déclarative, auraient été trop flagrantes et inacceptables de la part d'un Empereur s'adressant à sa captive. Quant à la quatrième question qui est une interrogation complète introduite par l'adverbe interrogatif *pourquoi*, c'est une question qui n'attend pas de réponse mais qui la suggère, plutôt. Néron a recours à l'interrogation rhétorique une seconde fois lors de sa conversation avec Burrhus son gouverneur. À nouveau, nous sommes face à une interrogative introduite par *quoi* (v. 1332) avec sa charge émotive pour exprimer, cette fois-ci, le dépit et la frustration dans lesquels se trouve Néron. Ce dernier ayant entrepris de se débarrasser de son rival

et demi-frère Britannicus, ne veut plus entendre la voix de la raison et les arguments de Burrhus qui essaye de le dissuader de commettre un tel crime. À travers les interrogations rhétoriques, il essaye d'exprimer son dépit et sa douleur pour justifier son dessein et pour gagner l'empathie de son gouverneur qui n'approuve nullement ses désirs et son plan criminel. L'interpositive au v. 1335 suggère une assertion négative qui illustre son désespoir de sa situation d'Empereur qui doit prendre en considération l'opinion du peuple même en ce qui concerne sa vie et ses passions.

(v.1332) Quoi ? toujours enchaîné de ma gloire passée,

J'aurai devant les yeux je ne sais quel amour,

Que le hasard nous donne et nous ôte en un jour ?

Soumis à tous leurs vœux, à mes désirs contraire

Suis-je leur empereur seulement pour leur plaire ?

En fait, cette suite d'interrogations constitue la réplique de Néron à **Burrhus**, son gouverneur, qui lui aussi a recours à l'interrogation rhétorique en s'adressant à Néron pour « atténuer les arguments trop puissants et les accusations » (Dupriez, 1984) qu'il lui lance.

(v.1327) De votre bouche, ô ciel ! Puis-je l'apprendre ?

Vous-même sans frémir avez-vous pu l'entendre ?

Songez-vous dans quel sang vous allez vous baigner ?

Néron dans tous les cœurs est-il las de régner ?

Que dira-t-on de vous ? Quelle est votre pensée ?

Stupéfié par le dessein de Néron, Burrhus ne peut se taire mais pour ne pas confronter son empereur d'une manière frontale, il emploie quatre interpositives pour atténuer ses reproches d'une part et pour illustrer la gravité des propos de Néron d'autre part. L'emploi qu'il fait du verbe pouvoir dans les v. 1327-1328 exprime ce que (Borillo, 1981) appelle *la notion de principe moral*, ce verbe et d'autres verbes normatifs étant susceptibles de donner à une phrase interpositive le sens d'une prescription négative atténuée.

Un cas un peu plus technique de l'emploi de l'interrogation rhétorique serait le cas de la deuxième interrogation rhétorique de Burrhus, (v.804) « Ô dieux ! En ce malheur quel conseil dois-je prendre ? » Cette interrogation n'est pas une assertion négative mais elle rejoint le troisième

aspect de l'interrogation comme figure selon la définition de Molinié (1992, p.179)¹⁰, à savoir, le soulignement d'un moment singulièrement désastreux dans le drame. Seul sur scène comme l'indique la didascalie, Burrhus est très troublé après son dialogue avec Néron qui lui a dévoilé son coup de foudre pour Junie. Moment désastreux qui amène au dénouement de l'intrigue et aggrave la situation au sein du drame.

Un autre moment important mais moins tragique c'est quand Néron donne ses ordres à **Narcisse** de tromper son maître Britannicus et de lui faire croire que Junie ne l'aime plus. Seul sur scène, Narcisse a recours à l'interrogation rhétorique au (v.758) « La fortune t'appelle une seconde fois, Narcisse : voudrais-tu résister à sa voix ? » question à effet d'injonction négative, ce dernier se rappelle à lui-même par le biais de l'interrogation qu'il ne faut pas perdre une telle *opportunité*.

Passons à présent aux interrogations rhétoriques de **Britannicus** qui sont également au nombre de deux. La scène VI de l'acte II, commence par une tirade mêlant de vrais interrogations à d'autres rhétoriques. C'est la première rencontre entre les deux amoureux, Britannicus et Junie, après l'enlèvement de cette dernière. Britannicus, venu au palais de Néron chercher sa bien-aimée, ignore comme le reste des personnages (Agrippine, Albine, Junie) la raison de son enlèvement. Bouleversé par l'heureuse surprise de la revoir, il est confus :

(v.693) Madame, quel bonheur me rapproche de vous ?

Quoi ? Je puis donc jouir d'un entretien si doux ?

Mais parmi ce plaisir quel chagrin me dévore !

Hélas ! Puis-je espérer de vous revoir encore ?

Faut-il que je dérobe avec mille détours

Un bonheur que vos yeux m'accordaient tous les jours ?

Un mélange de joie et de chagrin se laisse voir à travers cette alternance d'interrogations et d'exclamations. En effet, en posant ces questions, Britannicus attendait des réponses, c'est pourquoi vers la fin de la tirade il lui dit : « Parlez : nous sommes seuls : notre ennemi trompé/Tandis que je vous parle, est ailleurs occupé. » (v.709-710) Mais c'est en posant la première question (v.693), qui est une véritable sollicitation d'information, qu'il se rend compte que Junie est devant ses yeux et donc n'attend pas de réponse et commence à poser des questions rhétoriques

qui transmettent au spectateur/lecteur son état d'âme et ses pensées. L'interjection *quoi* au v.694 a pour rôle d'illustrer la surprise de Britannicus et d'introduire la question rhétorique qu'il se pose à lui-même, c'est comme s'il pensait à haute voix d'où l'emploi de la conjonction de coordination *donc*. Il continue son raisonnement puisqu'il enchaîne avec la conjonction *mais*, comme s'il se parlait et exprimait un chagrin qui se mêle à sa joie. Il pose à nouveau une question à Junie et à nouveau n'attend pas la réponse et enchaîne avec une interpositive cette fois-ci. L'interrogation rhétorique ici, ainsi que les interrogations auxquelles Britannicus n'attend pas de réponses n'auraient pour rôle que de transmettre au public le trouble et la confusion dans lesquels il se trouve. Ces interrogations rejoindraient peut-être la définition de l'interrogation rhétorique donné par Charles Bally (1909) dans son *Traité de stylistique française* : « Une interrogation rhétorique n'est pas une interrogation et n'a rien de rhétorique : c'est un moyen indirect d'expression qui permet de symboliser un groupe plus ou moins déterminé de sentiments par une inflexion de voix. ».

C'est le même rôle que joue la deuxième interrogation rhétorique de Britannicus à la première scène du dernier acte lors de sa deuxième rencontre avec Junie. Ici, contrairement à la première rencontre, Britannicus est très heureux parce qu'on vient de lui annoncer que Néron l'attend dans son appartement pour mettre fin à leur rivalité. D'ailleurs, il annonce la nouvelle à Junie par le biais d'une interrogation rhétorique qui suggère, implicitement, que cet acte est impensable, ce qui amplifie la surprise et la joie causées par cette nouvelle (v.1481). L'interrogation rhétorique ici crée l'illusion d'action propre au texte théâtral et fait avancer l'intrigue vers son dénouement.

(v.1481) Oui, Madame, Néron, qui l'aurait pu penser ? [...]

(v.1495) Quoi ? Je ne serai plus séparé de vos charmes ?

Quoi ? Même en ce moment je puis voir sans alarmes

Ces yeux, que n'ont émus ni soupirs, ni terreur,

Qui m'ont sacrifié l'empire et l'empereur ?

Mais quelques vers plus tard, il a recours une deuxième fois à l'interrogation rhétorique pour exprimer ses sentiments de joie, voire d'exaltation pour les transmettre, par la suite, au spectateur/lecteur. À

nouveau, on a l'impression qu'il se parle à lui-même, même s'il s'adresse à Junie. L'interjection *quoi*, introduit une fois une interronégative (v.1495) puis une autre fois une interpositive au vers suivant, amplifiant ainsi l'impression de joie et d'exaltation que veut nous transmettre le dramaturge à travers ses vers.

Examinons, pour terminer, les interrogations rhétoriques de Narcisse que nous avons retenues. Bien qu'il soit le gouverneur de Britannicus, **Narcisse** est un traître qui s'est allié à l'ennemi de son maître. Manipulateur et sournois, il laisse voir la bassesse de son âme à travers ses dialogues avec Néron. Dans les vers suivants, Narcisse est en train d'inciter Néron contre Agrippine et d'encourager sa révolte contre l'autorité de cette dernière. Nous avons trois formes différentes d'assertion négative dissimulées : une interronégative au v.490, une interpositive au v.491 et une subjection, cette dernière, étant une variation de l'interrogation rhétorique qui se présente sous forme de question/réponse où le locuteur pose la question et répond à la place de son interlocuteur. (Fontanier, 1968, p.374). Les termes utilisés par Néron, étant d'une audace flagrante, devaient être atténués par cette figure oratoire qu'est l'interrogation rhétorique. En effet, Il met en place une stratégie discursive manipulatrice pour convaincre son interlocuteur et l'inciter à faire ce qu'il veut. Tout d'abord, par le biais de l'interronégative, il affirme l'autorité qu'a Néron Empereur sur sa propre mère : la déclarative positive correspondante étant une assertion de cette autorité. Il l'attaque ensuite à travers l'interpositive qui suggère sa lâcheté devant l'autorité de sa mère par l'emploi du verbe trembler, incitant ainsi sa colère pour ensuite lancer un coup mortel à son orgueil par le biais de la subjection « Craignez-vous ? » à laquelle il répond lui-même négativement pour sauver la face positive et l'orgueil de Néron qu'il vient d'attaquer dans une stratégie discursive manipulatrice.

(v.490) N'êtes-vous pas, Seigneur, votre maître et le sien ?

Vous verrons-nous toujours trembler sous sa tutelle ?

Vivez, régné pour vous. C'est trop régner pour elle.

Craignez-vous ? Mais, Seigneur, vous ne la craignez pas.

Vous venez de bannir le superbe Pallas,

Pallas, dont vous savez qu'elle soutient l'audace.

Ici l'interrogation a pour rôle de faire avancer l'intrigue à travers la manipulation du personnage principal de la tragédie.

Cette même stratégie manipulatrice a été mise en place à la scène IV de l'avant dernier acte pour pousser l'intrigue vers sa fin tragique au dernier acte. Dans cette scène nous avons, à nouveau, Narcisse avec Néron que Burrhus venait juste de dissuader de tuer Britannicus. Essayant donc de le reconvaincre, Narcisse avance tous les arguments possibles mais **Néron** résiste encore :

(v.1423) Mais, Narcisse, dis-moi, que veux-tu que je fasse ?

Je n'ai que trop de pente à punir son audace.

Et si je m'en croyais ce triomphe indiscret

Serait bientôt suivi d'un éternel regret.

Mais de tout l'univers quel sera le langage ?

Sur les pas des tyrans veux-tu que je m'engage,

Et que Rome effaçant tant de titres d'honneur

Me laisse pour tous noms celui d'empoisonneur ?

Ils mettront ma vengeance au rang des parricides

L'interrogation au v.1423 marque le désespoir et l'impuissance qu'éprouve Néron. L'interrogation au v.1427 suggère implicitement sa réponse et illustre avec force l'inquiétude de Néron qu'il déclare ouvertement par l'interropositive aux vers suivants. Cette forme interropositive où l'on trouve un verbe de volition comme l'est le verbe vouloir *veux-tu* « exprime l'idée d'un désir absurde ou irréalisable ne correspondant à aucune possibilité de réalisation et qui par conséquent appelle le rejet, la négation. » (Borillo, 1981, p. 15) Pour Néron ce n'est pas une question de moral ni de ce qui est approprié ou non de faire, mais il s'agit plutôt d'une mise en doute du réalisable.

Pour répondre aux arguments de Néron, Narcisse a recours lui aussi aux interrogations rhétoriques mais pour mettre en place une stratégie discursive de persuasion.

(v.1432) Et prenez-vous, Seigneur, leurs caprices pour guides ?

Avez-vous prétendu qu'ils se tairaient toujours ?

Est-ce à vous de prêter l'oreille à leurs discours ?

De vos propres désirs perdrez-vous la mémoire ?

Et serez-vous le seul que vous n'oserez croire ? [...]

(v.1449) D'un empoisonnement vous craignez la noirceur ? Cinq interpositives ou assertions déguisées qui ont pour rôle d'atténuer les propos choquants de Narcisse et de manipuler Néron. Les deux premières plus qu'une assertion, pourraient être perçues chacune comme une injonction négative : Ne prenez pas, Seigneur, leurs caprices pour guide ! Ne prétendez pas qu'ils se tairaient toujours ! les interrogations suivantes ayant pour rôle d'opposer Néron et ses désirs à Rome et son peuple à travers des interrogations rhétoriques à la deuxième personne impliquant Néron de façon directe. Ces questionnements sont une mise en cause voilée du raisonnement de Néron et de sa capacité à distinguer l'admissible de l'inadmissible, mais en avançant des propos immoraux comme *admissibles*, jusqu'au point de présenter le crime d'empoisonnement comme étant tout à fait banal à travers la forme interrogative.¹¹ Le verbe d'opinion *craindre* dans cette dernière interpositive crée l'effet d'une injonction négative qui a pour seul rôle d'assurer l'avancement de l'action vers sa fin tragique.

Résultat et conclusion

Personnage	Nombre d'occurrences relevées	Interlocuteurs	Formes et Rôles
Albine	3	3→Agrippine	Interpositives, Interronégatives. *Étonnement, *Indignation, *Informativité.
Agrippine	3	1 → Albine 2→Néron	Interpositives. *Dépit *Égoïsme, *Blâme, *Manipulation, *Atténuation *Accusation, *Indignation.
Narcisse	3	2→Néron 1→Seul	Interronégatives, Interpositives Subjection *Incitation, *Atténuation,

			*Manipulation qui fait avancer l'intrigue.
Néron	3	1→Junie 1→Burrhus 1→Narcisse	Interpositives *Flatterie *Manipulation *Frustration, *Indignation
Britannicus	2	2→Junie	Interpositive Interronégative *Confusion, *Trouble *Joie, *Exaltation
Burrhus	2	1→seul 1→Néron	2 Interpositives *Confusion, *Étonnement *Stupéfaction

Comme le montre le tableau ci-dessus, les analyses nous ont permis de voir que chaque personnage dans cette pièce fait un usage différent des interrogations rhétoriques. En effet, celles-là nous ont également permis de détecter le rôle des interrogations rhétoriques qui se sont avérées être des stratégies argumentatives et discursives mises en place par le dramaturge pour assurer un déroulement naturel de l'action. Si elles ont toutes permis au dramaturge de transmettre à son spectateur/lecteur les différents sentiments des personnages aux différents moments de la tragédie, certaines ont également permis l'avancement des événements et de l'intrigue vers sa fin. Dès le début, l'interrogation rhétorique a été utilisée par Albine pour combler les lacunes informatives nécessaires à la bonne compréhension de la situation initiale. L'implicite suggéré par cette figure a permis au dramaturge de dévoiler le côté sombre d'Agrippine et de Néron, à travers l'inversion de polarité qui s'effectue entre la forme grammaticale positive ou négative de l'interrogation, et sa proposition qui permet de rendre compte du sens suggéré (Borillo, 1981). Ceci s'est clairement manifesté grâce à l'emploi que fait Narcisse de cette figure. Il a combiné pour son argumentation, manipulatrice par excellence, des

formes interrogatives positives, négatives et une subjection pour corroborer sa stratégie discursive de persuasion qui a abouti au dénouement tragique à la fin. En effet, il a réussi à atténuer le propos choquant de l'assassinat de Britannicus par le biais d'une interrogation rhétorique qu'il lance à Néron. Burrhus, quant à lui, s'est servi des interrogations rhétoriques dans son argumentation pour dissuader Néron d'exécuter son dessein, mais il n'y a réussi que momentanément. Cette figure n'a été utilisée dans le seul but de transmettre l'état d'âme du personnage qu'avec Britannicus. L'analyse des deux occurrences retenues ont permis de voir clairement le trouble et la confusion dans lesquelles il se trouve lors de la première rencontre avec Junie, et la joie qui va jusqu'à l'exaltation lors de leur deuxième rencontre. Ceci a laissé voir ainsi, outre son état d'âme, l'innocence et la naïveté qui le caractérisent. Les travaux de Fontanier et de Borillo nous ont été d'une grande aide dans la détection des interrogations rhétoriques et de leur fonction à l'intérieur du texte.

Pour conclure, il nous reste à dire que l'analyse nous a permis de valider les paroles de Racine dans sa préface lorsqu'il présente *Britannicus* comme une tragédie à « action simple, chargée de peu de matière [...] qui s'avanc[e] par degrés vers sa fin, [et] n'est soutenue que par les intérêts, les sentiments et les passions des personnages ». La question rhétorique qui a été envisagée dans cette étude comme une figure de style, s'est avérée jouer un rôle principal dans le développement des événements et de l'intrigue sans se contenter d'agrémenter le texte théâtral. C'est grâce à la forme figurée de l'interrogation rhétorique que la valeur argumentative intrinsèque de la question a été exploitée pour l'accomplissement d'un acte d'argumenter.

Bibliographie

- Anscombe, J.-C., & Ducrot, O. (1981). Interrogation et argumentation. *Langue française*, 52(1), 5-22. <https://doi.org/10.3406/lfr.1981.5103>
- Bally, C. (1909). *Traité de stylistique française de Charles Bally*. Heidelberg et Paris : Winter et Klincksieck.
- Borillo, A. (1981). Quelques aspects de la question rhétorique en français. *DRLAV. Documentation et Recherche en Linguistique Allemande Vincennes*, 25(1), 1-33. <https://doi.org/10.3406/drlav.1981.969>
- Charaudeau, P. (1992). *Grammaire du sens et de l'expression*. Hachette Livre.
- Charaudeau, P. & Maingueneau, D., (2002). *Dictionnaire d'analyse du discours*. Éditions du Seuil.
- Culioli, A. (2000). Pour une linguistique de l'énonciation, Vol. 1 [For a linguistic theory of enunciation, Vol. 1] Ophrys.
- Declercq, G. (1989). Représenter la passion : La sobriété racinienne. *Littératures classiques*, 11(1), 69-93. <https://doi.org/10.3406/licla.1989.1199>
- Ducrot, O., & Schaeffer, J. M. (1995). Nouveau dictionnaire encyclopédique des sciences du langage. Éditions du Seuil.
- Dupriez, B. (1984). *Gradus : Les procédés littéraires*. Union générale d'éditions.
- Fontanier, P. (1968). *Les figures du discours*. Flammarion.
- Forestier, G. (2006). *Jean Racine*. Gallimard.
- Grinshpun, Y. (2003). Interjections, genres de discours et régime rhétorique : L'exemple de quoi ! *L'Information Grammaticale*, 97. https://www.persee.fr/doc/igram_02229838_2003_num_97_1_2628
- Kerbrat-Orecchioni, C. (1984). Pour une approche pragmatique du dialogue théâtral. *Pratiques*, 41(1), 46-62. <https://doi.org/10.3406/prati.1984.1297>
- Molinié, G. (1992). *Dictionnaire de rhétorique*. Librairie générale française.
- Corpus**
- Racine. (1944). *Britannicus*. Librairie Hachette.
- Racine, J. (2000). *Britannicus*. Paris : Gallimard. <http://archive.org/details/britannicus0000raci>
-

Cet article est issu d'une communication faite au Caire, en Avril 2022, au Colloque International « L'interrogation dans tous ses états ». Colloque du Réseau 'Langues et Cultures' du département de français, Faculté des Langues de l'Université Ain Chams.

¹ La double énonciation du genre théâtral veut que les personnages communiquent entre eux mais aussi tout ce qui se déroule sur scène est à destination du spectateur. C'est pourquoi, tout en respectant la loi de la vraisemblance, le dramaturge doit garantir la transmission au spectateur de toutes les informations nécessaires pour la bonne compréhension de la pièce : c'est la loi de l'informativité.

² Selon Paul Fièvre dans son article « Traitement des textes *Bérénice*, *Mithridate*, *Britannicus* de Jean Racine » les interrogations constituent 22,98% de *Britannicus*.

³ Dans le présent travail, nous utiliserons indifféremment les termes "interrogation" et "question".

⁴ Toutes les citations de la pièce sont tirées de cette même édition.

⁵ Pour une étude détaillée des différents emplois de l'interjection **quoi** dans la tragédie classique, cf. Grinshpun Yana. « Interjections, genres de discours et régime rhétorique : L'exemple de quoi ! ». In : *L'Information Grammaticale*, N. 97, 2003. pp. 31-36.

⁶ Pour plus d'information sur le rôle de quelques verbes dans les interrogations

rhétoriques Cf. « 1. Rôle de quelques catégories de verbes ou de construction verbales » in Borillo, Andrée. Quelques aspects de la question rhétorique en français. In : Documentation et recherche en linguistique allemande contemporaine – Vincennes, n°25, 1981. Dans le champ pragmatico-énonciatif. pp. 1-33.

⁷ Agrippine prend la parole à plusieurs reprises dans la pièce à travers des tirades qui oscillent entre neuf vers (à la première scène du premier acte) et cent sept vers (à la deuxième scène du quatrième acte.)

⁸ Voir note 4 p.7, *supra*.

⁹ En effet, dans l'édition publiée par Paul FIEVRE, Mai 2002, revu octobre 2011, revu mars 2016 sur le site Théâtre Classique : édition de BRITANNICUS (RACINE, Jean) (theatre-classique.fr) la réplique de Néron est ponctuée différemment : « Quoi Madame ! Est-ce donc une légère offense/ De m'avoir si longtemps caché votre présence ? » atténuant ainsi cet effet d'étonnement voulu par l'utilisation de *quoi* dans sa modalité exclamative et son emploi canonique dans les tragédies classiques, en début de vers suivie d'un point d'interrogation ce qui la rend plus galante en la juxtaposant à « Madame » et en la transformant en une énonciation exclamative admirative.

¹⁰ Voir la définition de l'interrogation comme figure macrostructurale proposée par Molinié *supra* p. 3.

¹¹ Le v.1449 vient clore un long discours qui s'étend sur douze vers dans lequel Narcisse explique à Néron pourquoi il ne devrait pas trop prendre en considération les Romains ni s'inquiéter de leurs jugements.